

S  
Y  
L  
V  
I  
E

B  
É  
R  
R  
A  
R  
D

# LA SAGA D'ILLYGE

Extrait de la publication  
**ALIRE**



À PROPOS DE *TERRE DES AUTRES*,  
PRÉCÉDENT ROMAN DE SYLVIE BÉRARD...

2005 — PRIX BORÉAL (MEILLEUR ROMAN)
2005 — GRAND PRIX DE LA SCIENCE-FICTION ET DU FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS
2006 — PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA

« UN LIVRE FASCINANT, À L'ÉCRITURE FORTE. »

*Chroniques de l'Imaginaire*

« LORSQUE LA SCIENCE-FICTION SE DOUBLE  
D'UNE RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE, IL EN RÉSULTE  
PARFOIS UN GRAND ROMAN. [...] LE PROPOS  
JAMAIS MIÈVRE DE L'AUTEURE EST SERVI PAR  
UNE QUALITÉ D'ÉCRITURE À LAQUELLE LA SCIENCE-  
FICTION NE NOUS A PAS SI SOUVENT HABITUÉS. »

*Lettres québécoises*

« IL FAUT ADMIRER L'AMBITION DE BÉRARD,  
QUI ABORDE AVEC MATURITÉ  
DES THÈMES FONDAMENTAUX. »

*Liaison*

« L'INTRIGUE DU ROMAN EST PERCUTANTE [...]  
HISTOIRE PUISSANTE ET ÉMOUVANTE,  
*TERRE DES AUTRES* NOUS AMÈNE À S'INTERROGER  
SUR LA VASTE PLURALITÉ DES FORMES D'HORREUR  
ET DES ACTEURS DE LA MONSTRUOSITÉ.  
POUR CEUX ET CELLES QUI CHERCHENT À VIVRE  
UNE EXPÉRIENCE ÉMOTIVE ET INTELLECTUELLE,  
LE ROMAN DE SYLVIE BÉRARD EST LE LIVRE IDÉAL. »

*Solaris*



# LA SAGA D'ILLYGE

## DE LA MÊME AUTEURE

*Terre des Autres*. Roman.

Lévis : Alire (Romans 082), 2004.

# LA SAGA D'ILLYGE

SYLVIE BÉRARD



Extrait de la publication

Illustration de couverture: GRÉGORY FROMENTEAU

Photographie: SUZANNE GRENIER

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

**Messageries ADP**

2315, rue de la Province  
Longueuil (Québec) Canada  
J4G 1G4  
Téléphone : 450-640-1237  
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

**Interforum editis**

Immeuble Paryseine  
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex  
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91  
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)

Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

Suisse :

**Interforum editis Suisse**

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)

Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)

Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)

Belgique et Luxembourg :

**Interforum Benelux S.A.**

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve

Tél. : 00 32 10 42 03 20

Télécopieur : 00 32 10 41 20 24

Internet : [www.interforum.be](http://www.interforum.be)

Courriel : [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

Pour toute information supplémentaire

**LES ÉDITIONS ALIRE INC.**

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : [info@alire.com](mailto:info@alire.com)

Internet : [www.alire.com](http://www.alire.com)

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2011  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

© 2011 ÉDITIONS ALIRE INC. & SYLVIE BÉRARD

10 9 8 7 6 5 4 3 2<sup>e</sup> MILLE

# TABLE DES MATIÈRES

## *PREMIÈRE PARTIE*

1. Illyge .....	3
2. Idrisse .....	11
3. Illyge .....	15
4. Idrisse .....	33
5. Illyge .....	53
6. Idrisse .....	83

## *DEUXIÈME PARTIE*

1. Illyge .....	111
2. Idrisse .....	149

## *TROISIÈME PARTIE*

1. Jane .....	245
2. Axelle .....	265
3. Maxine .....	271
4. Idrisse .....	285
5. Illyge' .....	297
6. Axelle .....	313
7. Maxine .....	321
8. Axelle .....	327
9. Illyge' .....	331
10. Idrisse .....	341
11. Jane .....	351

## *QUATRIÈME PARTIE*

1. Illyge' .....	375
2. Illyge .....	391
3. Illyge' .....	401

ÉPILOGUE .....	411
----------------	-----

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Trois passages de *La Saga d'Illyge* ont connu une première publication dans une forme différente et sous les titres suivants :

« Pharmacopées », *Solaris* 120, 1997, p. 5-23.

« Vide sanitaire », in *L'ASFFQ 1998*, Lévis, Alire, 2001, p. 227-245.

« Quatre-vingts mains et cinq fois plus de doigts », *Moebius* 122, automne 2009, p. 65-72.

« La perversion de la cité commence par la fraude des mots. »

Platon  
*La République*

« La cité a vécu au siècle dernier des bouleversements comme elle n'en avait jamais subis jusque-là, assujettie qu'elle était à des structures et clivages qui n'avaient guère changé depuis l'Antiquité. Le siècle suivant doit s'accommoder d'une réalité sociale qui, de la cité, a migré vers le territoire, où la réalité géographique s'est déplacée vers le politique, et où cette politique du territoire, elle, est instillée dans chaque citoyen (ou citéen), souverain d'un monde qui ne s'appartient pas, d'une cité qui n'en a que le nom. »

Idriss Sainmarc.

*La Licence de la cité.*

Thèse présentée comme complément  
aux conditions d'obtention  
du doctorat en philosophie  
Université périphérique,  
Division Kerkennah



## *PREMIÈRE PARTIE*



# 1. ILLYGE

Naître à Saga, c'est surgir en plein désordre. C'est apparaître entre les cuisses de sa mère au fond d'un appartement obscurci par une nouvelle panne, c'est apprendre très tôt à éviter les dispensaires indigents qui portent le nom nostalgique d'hôpitaux. Naître dans la cité, c'est s'habituer à recevoir en pleins tympan l'écho de ses propres vagissements, répercutés par le béton, c'est accepter qu'ils nous reviennent, à la fois tripotés et intouchés. C'est accepter très jeune de demeurer intouchable pour le reste du monde. C'est se résoudre à demeurer isolée dans un espace enclos aux dimensions démesurées. C'est dormir dans le bruit, dans la rumeur incessante de millions d'individus apparaissant, vivant et mourant, c'est s'accrocher au sein de sa mère au milieu d'une foule bourdonnante et mouvante, c'est apprendre très tôt à respirer l'air des autres. C'est faire ses premiers pas sur une surface très dure, connaître ses premiers trébuchements dans la poussière, une poussière urbaine constituée de l'érosion d'innombrables constructions humaines.

Cela doit bien faire dix ans que je n'ai pas remis les pieds à Saga. Cela ne m'a pas empêchée d'y songer presque quotidiennement. Je ne sais même pas si je pourrai y retourner, mais je sais que Saga sera toujours

en moi. Ce n'est pas que Vaucité soit bien différente : sur les murs, on aperçoit les mêmes graffitis ; dans les rues traîne la même population désœuvrée ; dans le quartier chaud s'agitent les mêmes touristes en mal de dépaysement. Pourtant, quand je les effleure, les murs n'émettent pas le même raclement sous mes ongles ; la population n'a pas la même odeur ; les touristes sont les mêmes, mais la cité ne les fait pas vibrer exactement de la même façon. Je ne suis pas la même qu'à Saga, et je m'ennuie de moi.

Le soir de ma naissance, ma mère ne m'attend pas, trop occupée par ses dossiers, curieusement incrédule ou insouciant devant de quelconques statistiques affirmant que les grossesses dans les cités sont de plus en plus écourtées et se soldent de plus en plus par des avortements spontanés. En fait, je viendrais au monde sous le bureau de ma mère si son assistante ne la contraignait pas à s'allonger sur un canapé, ne lui soutirait pas le nom de sa sage-femme. Celle-ci arrive juste à temps pour prendre livraison de mon corps minuscule mais énergique. C'est ainsi que je vois le jour dans le moribond quartier financier du cœur urbain, à mi-chemin entre le pourtour et le centre de Saga, cette cité-gigogne dont les quartiers suivent un plan concentrique depuis les zones contaminées jusqu'à l'arrondissement rouge. Plus précisément, je vois le jour entre un classeur truffé de cas d'abus de pouvoir des autorités policières et une étagère croulant sous les ouvrages de droit. Pour me calmer, paraît-il, on m'étend sur l'imprimante industrielle en marche pendant que ma mère retourne à son cas le plus urgent du jour – Rajita Wilhelm la dissidente, la famille Demeulenaer évincée de son domicile, ou un quelconque Smith à qui l'on vient de refuser un permis de circuler sous des motifs futiles.

Cette chambre des naissances improvisée était destinée à devenir ma seconde maison – ce que ce bureau

représentait d'ailleurs pour ma mère. Cette dernière m'aimait, je crois, mais elle était trop occupée à sauver le monde pour bien prendre soin d'une enfant. Je savais qui était mon père, mais je ne l'ai jamais trop vu lui non plus, car, à l'instar de ma mère, il était plus versé dans les causes humanitaires qu'il n'avait l'instinct familial. Ma mère a toujours été vague sur les circonstances de ma conception, mais je les imagine très bien baisant en scandant des slogans engagés. J'ai donc poussé comme une mauvaise herbe dans une lézarde du béton, auprès d'une mère qui vieillissait, non pas en sagesse, mais en révolte devant les injustices du monde. Heureusement, elle était bien entourée, et l'attention qu'elle ne me donnait pas, je la recevais de tous les adultes au milieu desquels je grandissais, en particulier de son assistante Nadège, qui était pour moi à la fois une seconde mère, une grande sœur et une meilleure amie. Et lorsque j'étais livrée à moi-même, j'avais la chance ou le talent de ne jamais trop me mettre en danger. À l'époque.

Grandir à Saga, c'est apprendre à ne jamais apprivoiser le silence. C'est connaître la solitude dans tout ce qu'elle a de cliché : perdue au milieu de la foule. C'est connaître très peu le soleil, parce que ses rayons franchissent mal la brume opaque qui enchâsse la Cité, c'est vivre sous la chape de nuages poussés depuis les Périphes jusqu'au Cœur urbain. C'est apprendre à jouer à la marelle entre les flaques d'eau graisseuse. Grandir dans la Cité, c'est se familiariser très vite avec la saleté, la détresse et la gloire passée des monuments décrépits.

Saga ne s'est pas toujours appelée Saga, pas plus que Vaucité ou Laïpolis ou plusieurs autres cités n'ont toujours porté ces noms. Saga, c'est le nom qu'on a appris à lui donner après les grands bouleversements du siècle dernier, au même moment où l'on se familiarisait avec le nouveau calendrier. J'ai grandi, en

fait, dans une ville au nom ironique, qu'elle doit aux tergiversations sans fin qui ont marqué son système administratif, les débats quant à son étendue et à ses limites, et même son histoire officielle. Pendant un temps, on a même voulu lui redonner un obscur nom religieux, qu'elle n'avait pratiquement jamais porté d'ailleurs, mais le bon sens, et la laïcité ambiante, l'a emporté, et on a appris peu à peu à y penser sous ce nom : Saga, qui la résume parfaitement. La monnaie, elle, est restée la même, ce qui ne veut pas dire que son cours n'a pas ridiculement baissé. Les périphéries tout autour ont fusionné, se sont donné des noms évocateurs, se sont spécialisées, en quelque sorte, en fonction de leur allégeance et de leur alignement idéologique, mais, par les habitants des cités, elles ont de plus en plus couramment été désignées par ce simple néologisme : « Périphes ».

La misère de Saga, ma mère la côtoyait jour après jour. Je ne peux toutefois dire qu'elle en vivait, parce qu'une grande part de sa pratique était philanthropique. J'ai grandi au milieu de parents éplorés et d'enfants spoliés, que ma mère aidait du mieux qu'elle le pouvait. Heureusement, elle descendait d'une famille qui avait jadis fait fortune à Saga, et il en restait assez, à la fois pour aider les victimes d'un système qu'elle considérait comme injuste, et nous empêcher, nous-mêmes, de nous retrouver à la rue. Enfin, presque. Et lorsqu'il n'y a plus eu d'argent, une fois que ma mère a été disparue, j'avais déjà appris à me débrouiller. Le Cœur urbain, pas plus qu'à ma mère ni à la mère de ma mère, ne m'a jamais effrayée. Issue d'une lignée coriace faite pour le bitume et le béton, j'ai grandi en serrant les dents pour mieux foncer, et, là-dessus, je n'ai pas changé.

Née en plein cœur de l'exode urbain, j'ai poussé comme une plante synthétique dans des rues de plus

en plus incertaines à mesure que la faune s'y transformait, que les forces de l'ordre s'y durcissaient. Il y avait encore, dans le Cœur urbain, des établissements qui n'avaient pas battu en retraite dans les secteurs moins chauds de Saga. Mes années scolaires se sont tissées de batailles rangées dans la cour de l'école, de substances prisées sous les balcons crasseux, de furtives étreintes prépubères et de larmes ravalées au départ de mes camarades dont les parents fuyaient le quartier sinon la Cité. Quand j'étais petite, on pouvait encore s'extirper avec une relative facilité de Saga, du moins s'y essayait-on toujours. Évidemment, c'étaient surtout les mieux placés dans la société qui y réussissaient. Ils partaient s'installer en Périphe et on ne les revoyait plus jamais. Ma mère, à cause de ses activités et de ses convictions, n'était pas de ceux-là. Lesquels, au demeurant, ne soulevaient chez elle que mépris.

Premier jour d'école. Ce n'est pas ma mère qui était venue me conduire. « C'est Nadège qui va t'accompagner, moi, je n'ai pas le temps. » Pendant toutes les années où je fréquenterais l'école, à moins que ma mémoire ne me joue des tours, je crois bien qu'elle n'y mettrait jamais les pieds. « Je suis sûre que tu vas adorer l'école », avait dit Nadège d'un ton joyeux pendant que ma mère retournait à sa table de travail. « Et, à la sortie, je serai là qui t'attendrai. » Elle m'avait aidée à enfiler le petit uniforme râpeux que ma mère avait tout de même étendu sur le lit pour moi et m'avait harnachée du sac à dos réglementaire. Elle avait même pensé à glisser dans ma poche un porte-bonheur : un minuscule démon violet aux cheveux de caoutchouc rouges et hirsutes qui, dès lors, ne me quitterait plus. J'avais glissé ma petite main blanche dans sa longue main noire, et hop ! J'avais fait mon entrée dans ce monde de discipline et de

vexations. Contrairement aux prédictions de Nadège, j'avais détesté d'emblée l'école, trop pleine d'enfants et pas assez d'adultes.

C'était un grand bâtiment préservé du chaos où l'on faisait semblant de préparer aux enfants un avenir verni de la gloire de naguère. L'enseignement y était assuré par un corps professoral vieillissant et distant, dont la plupart des membres jouissaient de permis de circuler en Périphe quand ils n'y possédaient pas carrément leur résidence principale, leur appartement urbain n'étant pour eux qu'un pied-à-terre nécessaire. Pour me rendre à l'école, il me fallait traverser des rues fréquentées par une joyeuse racaille et des putes en tout genre et de tous les sexes, mais, celles-là, je ne les craignais pas trop. J'avais beaucoup plus peur de leurs clients venus de l'extérieur, lesquels avaient la fâcheuse manie de confondre tout ce qui était de sexe féminin à Saga et la détestable chance de ne pas être trop embêtés par les autorités lorsqu'ils le faisaient. Évidemment, à cinq ans, je n'étais pas consciente de tout cela, mais j'avais déjà appris à me fier à mon instinct.

J'ai apprivoisé l'école, mais j'ai toujours eu une relation mitigée avec celle-ci. J'adorais apprendre et j'y soutirais tout le savoir que je pouvais. Ce savoir, cependant, était dilué parmi les séances de discipline et les leçons de choses surannées, ce qui fait que parfois je m'y ennuyais ferme. Ayant grandi dans un monde de grands, je me méfiais des enfants, qui m'apparaissaient comme de petites choses bruyantes et geignardes auxquelles il fallait tout expliquer. Tout comportement juvénile équivalait pour moi à une faute de goût. Néanmoins, je trouvais à l'école ce que je n'avais jamais eu à la maison : un milieu où, si je me sentais différente, je ne me sentais pas de trop. Les maîtres qui ne me détestaient pas d'emblée

en raison des allégeances de ma mère me prenaient tout aussi vite en affection et semblaient se prêter de bonne grâce au jeu consistant à me traiter comme une adulte en miniature.

Le soir de mon dernier examen, alors que je rentrais à la maison, Nadège m'avait interceptée. Sans mot dire, elle m'avait fait signe de la suivre. Là-haut, j'avais trouvé, arborant une triste mine, toute la petite cour de ma mère. Celle-ci m'avait laissée finir l'école, puis était morte, littéralement. Elle s'était écroulée au milieu de l'après-midi, et tous les efforts qu'on avait déployés pour la réanimer s'étaient révélés vains. Je regardais tous ces collègues qui connaissaient mieux que moi ma mère, tous ces complices qui la respectaient plus que moi. J'étais secouée, mais pas surprise, ébranlée, mais pas atterrée. Depuis toujours, ma mère brûlait la chandelle par les deux bouts, travaillait trop, buvait trop, fumait trop et avalait trop de cochonneries chimiques qui lui permettaient de travailler, boire, fumer plus encore. Elle n'avait pas cinquante ans et, moi, je n'en avais que dix-sept. Tout le monde autour semblait plus triste que moi.

Ma vie avait changé du tout au tout. Nadège, qui serait ma tutrice pour les quelques mois me séparant de l'âge adulte et qui était aussi la liquidatrice de la succession de ma mère, a découvert ce qu'elle soupçonnait déjà. « Depuis quelques années », a-t-elle dit, « ta mère vivait une vie d'emprunt. Elle balayait sous le tapis toutes les factures, elle empruntait pour rembourser ses créanciers les plus insistants.

— Et la maison ?

— Hypothéquée du sous-sol au grenier. Et dans l'état où elle se trouve, située où elle est, le prêteur en question n'avait certainement pas espoir de revoir son argent ! »

Bref, je me retrouvais seule au monde et sans le sou, abandonnée par une femme qui, même si je la

côtoyais quotidiennement, avait toujours été un peu pour moi une étrangère.

Pourtant, le surlendemain, au service funèbre, ils étaient des centaines à venir lui rendre un dernier hommage. Dans sa vie publique, ma mère avait été quelqu'un de bien. J'avais jeté un œil à Nadège, qui se tenait près de moi. Elle avait compris le fond de mes pensées, car elle avait dit : « Ta mère était très aimée, et elle va manquer à beaucoup de gens. » Mes yeux, pourtant, refusaient de se mouiller. De même, après la cérémonie, j'avais décliné l'invitation des amis de ma mère qui avaient organisé une petite soirée à sa mémoire. J'étais plutôt allée passer la soirée dans une boîte de nuit avec mes propres amis, pas tant pour honorer la mémoire de ma mère que pour l'oublier.

Sans me l'avouer, j'en suis consciente à présent, j'en voulais à ma mère, et je pense que je voulais faire tout ce qu'elle avait toujours détesté : ne rien faire, m'amuser, ne servir à rien, vivre dans le désordre de Saga. Vingt années ont passé à présent, le désordre est resté, s'est accumulé, prégnant.

## 2. IDRISSE

Pour venir en Périphe, c'est très simple. Il faut montrer patte blanche. Ou, plutôt, faire perler une goutte de sang rouge au bout de son auriculaire. Ce qui est une façon de parler, encore une fois : l'aiguille est très fine et elle ne fait qu'entrer dans la chair et en sortir, alors c'est à peine si l'on sent un effleurement. En fait, la plupart du temps, on ne sent rien. À la condition d'avoir un dossier vierge, évidemment.

C'est le cas de la plupart des Périphéens. Rares sont ceux qui n'arborent pas un dossier immaculé. Sinon, ils n'y seraient plus. Aucun larcin, pas de fugue, une réponse positive à la série de tests qu'on fait passer aux gens des Périphes durant leur enfance, au moment du passage à l'âge adulte et, de manière générale, tout au long de leur existence : voilà le dossier standard du Périphéen.

La plupart des Périphéens n'ont aucune attirance pour les Cités. Plusieurs n'y ont jamais mis les pieds ; ceux qui s'y sont risqués l'ont fait au cours de voyages culturels, prudemment escortés de guides, de gardes et d'interprètes. Parmi ceux-là, rares sont ceux qui gardent une image reluisante d'une visite pendant laquelle les cités leur sont apparues par le filtre du

voyage organisé. Le tout, évidemment, sans jamais approcher un indigène autrement que dans un rapport de type commercial.

Les Périphéens arrivent dans les cités comme Saga et en repartent officiellement dans les mêmes proportions. Les Périphéens vont s'y divertir et parfois s'y encanailler, mais ils le font en touristes et ne poussent pas l'expérience jusqu'à la franche immersion. Ils restent à la surface des cités, doublement périphéens, dans des établissements conçus pour eux, où les tenanciers ne montrent de Saga que sa part la plus divertissante, la plus décadente, la plus spectaculaire. Le sexe et les autres plaisirs du même ordre sont ceux qui génèrent les plus gros profits et créent la plus grande accoutumance. Les plus téméraires des Périphéens y retournent et retournent encore pour y ingurgiter une bonne rasade de dérélliction. Trop peu pour y perdre leur âme, la plupart du temps, pas assez non plus pour y laisser de leur santé physique, puisque les moindres contacts intimes sont protégés et tout commerce sexuel, policé, mais tout de même suffisamment pour se faire une mauvaise réputation parmi leurs compatriotes. Au retour, lorsqu'ils donnent leur doigt à composer, traversés par le petit frisson de qui s'amuse à se faire peur, la machine émet presque invariablement un petit cliquetis rassurant et délivre docilement le laissez-passer.

Pour les habitants consignés à Saga et dans les autres cités, du moins pour la grande majorité d'entre eux, c'est une autre histoire. Ils ont beau tendre l'auriculaire vers les machines à composer, celles-ci restent insensibles. Aucun ticket n'est délivré. Rien ne se produit. Enfin, au début. En effet, s'ils insistent trop, la machine se lasse et sonne l'alarme. Discrètement, sans en avoir l'air. Ce qui n'empêche pas les forces de l'ordre de rappiquer dans la minute. Si le voyageur est

un Périphéen et que la machine s'avère défectueuse, le problème se règle avec le sourire – après les vérifications d'usage. Parfois même on offre le laissez-passer à titre gracieux en guise de dédommagement. Cependant, qu'il s'agisse de fraudeurs ou non, les Citéens sont traités avec beaucoup moins d'égards. On fait sur eux vérifications et contre-vérifications. Il n'est pas rare qu'un voyageur urbain, même légitime, même muni de toutes les permissions requises, rate plusieurs trains avant qu'on le laisse enfin partir. Un ticket gratuit ? Inutile d'y penser. Quant aux autres... Tenter de voyager de la Cité aux Périphes sans les sauf-conduits réglementaires constitue une grave offense. Dès le premier délit, on fait perdre à l'imprudent l'envie de voyager, point à la ligne, et, physiquement, on l'en empêche durant quelque temps. En ce domaine, la notion de second délit est une vue de l'esprit.

Ce jour-là, Idrisse ne part vers la Cité ni n'en revient. Il y retourne. Pour toujours. Et on le laisse passer, bien sûr, pourquoi essaierait-on de le retenir ?



### 3. ILLYGE

Je ne reconnais pas l'enfant que j'ai été dans ceux de Vaucité, mais je ne me reconnaîtrais pas plus à Saga. La vie a eu le temps de changer en plus de quarante ans. La nouvelle génération n'a aucune notion de la vie telle qu'elle était avant. Forcément, leurs mères, plus jeunes que moi, n'ont rien connu des grands changements – que je n'ai guère connus moi-même sinon par les luttes que menait ma mère pour maintenir les règles civiles d'avant.

Enfant, pour m'occuper parce que personne ne s'occupait de moi, j'avais l'habitude de dessiner. Je gribouillais à l'ancienne, au verso des tracts et des paperasses qui traînaient dans le bureau de ma mère, avec des stylos à moitié secs que je mouillais avec ma langue et de gros feutres noirs qui répandaient leur odeur de solvant. J'avais toujours un bout de papier à la main, et les membres de mon entourage constituaient mes sujets de prédilection. Parfois, j'étais mon propre sujet. Évidemment, ces portraits plus ou moins malhabiles, ils sont restés derrière lorsque j'ai quitté Saga, mais je les ai longtemps traînés avec moi dans mes déménagements dans la Cité, et ils sont encore frais dans ma mémoire aujourd'hui. Au début, ce sont des dessins d'enfants et je suis affublée de

sourires qui découpent en deux moitiés le cercle de mon visage. À mesure que je grandis, toutefois, on dirait que l'image de moi devient plus grave. Je me décore de grosses lèvres de femme fatale, dont la commissure pointe résolument vers le bas. Mon visage se perce de grands yeux au reflet larmoyant et mon regard se fixe en bleu. Le décor demeure le même toutefois : du gris, du noir, aucun arbre. Ah si, maintenant que j'y songe, il y en a sur deux dessins produits le même jour, au retour d'une visite scolaire au zoo urbain – le vrai, je veux dire, celui qui est peuplé d'une majorité d'animaux à quatre pattes. Sinon, le décor de mes œuvres est surtout composé de cubes et de cylindres, qui n'ont de différent du décor réel que les couleurs psychédéliques dont ils se parent.

Si Nadège se retrouve souvent dans mes dessins, j'y ai peu représenté ma mère – faut-il s'en étonner –, et lorsque je l'ai fait, c'était pour la camper dans le décor où je l'apercevais toujours : son bureau, croulant sous d'innombrables et indistinctes paperasses. Il y a aussi ce dessin troublant, dont je garde un souvenir encore plus précis que les autres, tout en me demandant si je ne l'ai pas imaginé tout du long : ma mère est représentée de dos, la jambe fracturée par une première tentative d'effet de perspective de ma part, visant à montrer qu'elle avait déjà commencé à s'éloigner – ou qu'elle n'avait fait que passer.

Peut-être bien que je confonds ce dessin avec mes premières photographies, réalisées à l'aide d'un appareil si vieux qu'il fallait en convertir les fichiers sur trois générations d'ordinateurs différentes avant de pouvoir les projeter à partir d'un commutateur récent – pas le mien, bien sûr, celui du bureau de ma mère. Et même là, l'image en 3D projetée par le petit cube intelligent ressortait toute déformée, comme si l'on assistait à la scène en regardant par un œil-de-poisson poussiéreux. Cet appareil a cependant meublé

le désœuvrement de ma préadolescence. J'immortalisais tout dans ses entrailles électroniques : mon environnement immédiat, la Cité, mais surtout l'infiniment petit qui ressortait de l'infiniment grand de mon ordinaire – des immondices qui, photographiées de près, en devenaient presque abstraites, le soleil sur une flaque moirée aperçue au détour d'une ruelle, quelque craquelure donnant une allure figurative au béton. Je me souviens d'avoir essayé, à quelques reprises, de croquer ma mère sur le vif et d'y avoir renoncé parce que, justement, elle y apparaissait toujours comme une image floue et mouvante ou, au contraire, s'y incrustait dans une fausse patience absente peu photogénique.

Dans toutes ces images un peu glauques, dans tous ces portraits furtifs, je ne voyais que la transposition du monde tel qu'il se forgeait dans ma tête. Un jour, toutefois, je devais avoir huit ou neuf ans, l'institutrice m'avait gardée après la classe. Elle m'avait dit de lui présenter mon sac et elle y avait glissé une lettre de papier. « J'ai déjà envoyé plusieurs messages à ta mère, mais je n'arrive pas à la joindre. Il est important que tu lui remettes cette lettre. Tu promets que tu le feras ? » J'avais deviné qu'elle voulait rencontrer ma mère ; c'était l'obsession de tous les membres du corps professoral, et aussi un exploit qu'aucun n'avait jamais réussi à accomplir. Bien sûr, c'est Nadège qui s'était présentée avec, en main, une procuration de mon avocate de mère. J'ignore ce qui s'était dit lors de cette rencontre, mais je sais que tout cela tournait autour d'un dessin à la gouache qui avait troublé la pauvre enseignante lorsque je l'avais exhibé en classe. « Qu'est-ce que c'est que ce dessin ? » s'était exclamée Nadège en rentrant. « Est-ce que tu es obligée de toujours faire des choses aussi bizarres ? » Je l'avais regardée, un peu inquiète, mais

elle s'était radoucie. « Ta pauvre institutrice, tu devrais la ménager un peu, elle n'est plus jeune, et plus très habituée à la jeunesse urbaine. Garde ce genre d'expérimentations pour la maison, tu veux bien ? Et vas-y doucement avec la peinture rouge. Il faut en laisser pour les autres ! » Et elle m'avait fait un clin d'œil entendu. Je n'ai plus ce dessin – j'imagine qu'il a été consigné à mon dossier de mauvaise élève –, mais je m'en souviens très bien. Il représentait un acte sexuel entre quelques personnages. Oh, je n'étais pas allée chercher l'inspiration bien loin, le réseau abondant en illustrations du genre ; je n'avais eu qu'à recopier. Ce qui inquiétait l'enseignante, cependant, était la peinture rouge badigeonnée tout autour, et aussi le rouge dont je m'étais couverte en exécutant mon chef-d'œuvre. Moi, je trouvais juste tout ce rouge très joli.

Il est vrai que je n'ai jamais dessiné beaucoup de princesses, mais c'est peut-être parce qu'il n'y avait pas de ces lectures à la maison. S'il s'y trouvait des livres – plus, en fait, que chez la plupart de mes camarades de classe, dont les parents voire les grands-parents avaient balancé leurs derniers exemplaires au profit des collections électroniques –, peu d'entre eux étaient des ouvrages illustrés. En fait, il y avait peu de jeux à la maison sinon ceux que je me créais ou que je dénichais sur le réseau, peu de livres qui ne soient destinés à des adultes. Machiavel, Marx, Delesambre : s'empilaient à la maison, en plus des manuels de droit, de vieilles éditions de tous les classiques des théories politiques et sociales, surlignés et racornis par les multiples lectures de ma mère. Outre quelques rares couvertures enjolivées d'illustrations souvent abstraites, ces livres offraient peu de stimulation artistique à une enfant. Les œuvres les plus enluminées qu'on trouvait chez ma mère étaient les

versions imprimées des affiches engagées et des tracts militants que ses complices diffusaient à la pelle sur le réseau. C'est peut-être ce qui a inspiré les images fortes de mes dessins, je ne sais trop. Ou alors elles me sont venues de l'intérieur, d'une libido adolescente trouble qui avait tout le loisir de bourgeonner dans mon terrain vague intérieur. Ce que je sais, c'est que, par mesure de protection peut-être, mon énergie artistique a migré vers des supports plus anonymes. Aussi, les premiers graffitis que j'ai commis lorsque les surfaces au verso des brouillons incendiaires de ma mère m'ont paru trop petites et trop lisses ont-ils été des silhouettes aux formes torturées où dominaient les couleurs primaires et le noir, bombées furieusement sur les murs du Cœur urbain. La dernière fois que j'ai vérifié, mais cela fait déjà quelques années, quelques-uns de ces graffitis se lisaient encore sur les parois qui ne s'étaient pas désagrégées, prématurément usées par l'action des vents acides.

Un jour, j'ai vu que quelqu'un m'observait graffiter. Cela m'a irritée. Je sais que certains graffiteurs s'ébattaient dans la Cité en hordes solidaires, mais pour moi, c'était une activité solitaire. L'intrus n'était pas un graffiteur, cela se voyait tout de suite. Il ne portait pas l'uniforme non plus, mais, tout de même, j'ai jugé bon de commencer discrètement à remballer mon attirail et de me préparer à courir très vite. Personne ne se souciait des graffitis sauf les forces de l'ordre, et elles le faisaient moins pour protéger le décor urbain que pour s'amuser un peu aux dépens des contrevenants. Voyant qu'il était en train de me faire fuir, l'homme m'a adressé un sourire qui devait se vouloir rassurant. Il a esquissé quelques pas vers moi et il m'a demandé, en désignant le mur : « C'est toi qui as dessiné tout ça ? » J'ai tout de suite détecté une pointe d'accent péripheén sous son ton gouailleur.

Sans lui répondre – afin de ne pas admettre ma culpabilité –, j’ai souri poliment : ceux des Périphes n’ont pas appris, comme nous, à s’en remettre à leurs propres ressources, et font appel aux forces de l’ordre à la moindre occasion. Il s’est encore avancé. « C’est joli ce que tu fais. » Je l’ai observé plus attentivement, l’air de rien, en fouillant négligemment dans mon sac où je savais se trouver mon pistolet électrique. C’était un adulte, mais il n’était pas si vieux. Moins que ma mère, en tout cas – mais ma mère était née vieille (et à l’époque elle n’était pas encore morte). Et, à bien l’observer, il était fort improbable qu’il fût de la police, ou alors, grand homme maigre à l’allure androgyne et à la tenue bigarrée, il avait poussé l’expression « en civil » jusqu’à ses dernières limites. Il s’est arrêté devant le mur et a considéré mon œuvre interrompue par son arrivée impromptue, une œuvre en rouge, jaune, fuchsia et noir représentant une fillette souriante mais aux vêtements tachés de sang, perchée comme une mante religieuse sur le cadre de la fenêtre, réelle mais placardée. « Est-ce qu’il y en a d’autres ? Je veux dire, d’autres murs que tu as décorés de ton talent ? »

À son ton, on aurait presque juré qu’il était réellement intéressé par mon travail. Sans trop vouloir me mouiller, j’ai répondu de manière évasive : « Oui, il y a d’autres trucs de graffités sur les murs du quartier. Si vous n’êtes pas trop effarouché à l’idée d’errer dans l’Arrondissement rouge, où ça bouge pas mal, je peux vous en montrer de même inspiration », ai-je dit avec la ferme intention de le semer dès que j’en aurais la chance.

« Merveilleux ! » a-t-il fait.

Comme s’il y avait perçu une cordiale invitation alors que j’avais bien veillé à prendre mon ton le plus blasé, il s’est encore approché et m’a tendu la main.

« Moi, c'est Beryl. Beryl Waldman. » J'ai hoché la tête. Me regardant, il semblait attendre une réponse. J'ai soupiré. « Vous pouvez m'appeler Ilgie », ai-je fini par dire, m'efforçant d'insister sur l'aspect circonstanciel de ce nom, sans toutefois bien comprendre pourquoi je lui avais fourni le diminutif de mon propre prénom. Il a fouillé dans le sac qu'il portait en bandoulière. J'ai tressailli. Après tout, il pouvait encore me brandir sous le nez son badge des forces de l'ordre. Mais il a sorti un minuscule communteur qui paraissait droit sorti de l'usine et m'a regardée d'un air interrogateur. « Je peux ? » a-t-il fait en levant son appareil vers le mur. J'ai haussé les épaules. Si j'avais voulu conserver jalousement la propriété de mes œuvres, je ne les aurais pas réalisées sur des murs qui ne m'appartenaient pas ! Il a pris quelques clichés de mon graffiti inachevé, puis il m'a emboîté le pas. Je l'ai entraîné vers le quartier où se concentraient la majeure partie de mes infractions au code urbain.

L'Arrondissement rouge était un drôle d'endroit. C'est là que la jungle urbaine était la plus dense et la plus agitée, là où les choses les plus innommables et les plus étonnantes se passaient en plus grand nombre. On y trouvait de tout, et pour tous. Des restaurants chics devant lesquels mendiaient des enfants, des maisons closes où l'on arrivait en limousine, des boutiques dernier cri qui vendaient d'authentiques tenues dépenaillées urbaines. Mais, surtout, on y trouvait des touristes, nombreux, qui donnaient à tout ce quartier une allure de décor en carton-pâte. Cela ne signifiait pas pour autant que le secteur fût sûr. En fait, le taux de criminalité était si élevé qu'il n'était plus comptabilisé, les autorités se contentant d'en éliminer les traces à l'aube de chaque jour. De toute manière, seuls les Exurbes (le terme désignant tout

ce qui n'était pas urbain avait une connotation plus méprisante que le neutre gentilé « Périphéen ») qui dépassaient la ligne blanche imaginaire des voyages organisés mettaient réellement leur vie en danger. Les victimes, elles, se recrutaient surtout chez les Urbes, ce qui ne voulait pas dire que les malfaiteurs étaient tous, eux, des habitants de Saga.

Je n'étais pas assez folle pour graffiter au centre même de l'Arrondissement, où je courais le risque de me faire surprendre et rabrouer. J'avais plutôt jeté mon dévolu sur des rues moins fréquentées où s'alignaient d'anciens cubes d'habitation anachroniques construits deux siècles auparavant et que les intempéries achevaient de transformer en ruines. Plusieurs avaient été incendiés, d'autres s'étaient effondrés sous leur propre poids. J'aimais me servir des marques du temps pour les intégrer à mes œuvres. Certains m'auraient qualifiée de timorée ; d'autres devaient bien se demander pourquoi j'avais choisi de donner dans le graffiti si c'était pour m'exécuter sur des immeubles dont personne ne se souciait plus. En fait, je pense que personne ne prêtait vraiment attention à ce que je faisais et, moi, j'aimais graffiter sans qu'on vienne m'embêter, simplement.

Dès que mon graffiti a été en vue, depuis la rue, mon admirateur l'a inondé des clics de son appareil et a continué de prendre des clichés une fois le mur d'enceinte franchi. C'était mon œuvre préférée à ce jour. J'avais bombé sur le mur le corps d'une funambule dans une position qui la faisait ressembler à une poupée de chiffon. Elle était vêtue en ballerine, tutu, maillot rose et chignon démesuré, et son corps désarticulé esquissait un pas de danse sur un fil où s'enfonçaient ses chaussons. De loin, elle avait l'air de marcher sur la clôture au sommet garni de tessons de verre qui protégeait l'accès à l'ancien quartier

résidentiel. De près, on constatait que le filin de mon dessin était garni de barbelés qui avaient entaillé les pieds de la gracieuse acrobate au point qu'elle semait derrière elle de grosses gouttes de sang. On pouvait voir aussi que le fil d'acier se dirigeait droit vers un gouffre, celui laissé par la fenêtre arrachée de la maison en ruine.

Je lui ai montré ainsi une demi-douzaine de graffitis, qu'il a photographiés sous tous les angles, de près, de loin, en tout et en partie. Puis, le soir tombant, il a repris d'autres clichés sous ce nouvel éclairage. Moi, j'avais totalement perdu l'envie de le semer, secrètement heureuse de partager mes productions avec quelqu'un qui semblait les comprendre ou, du moins, y voir un certain intérêt. Il paraissait aimer beaucoup la funambule, mais aussi un autre graffiti représentant un visage féminin immense, à la fois jeune et raviné par les lézardes naturelles du mur, exécuté en couleurs blafardes sur un fond noir et sang-de-bœuf où l'on décelait des corps enlacés et torturés. J'étais, dans mes dessins, l'archétype même de l'adolescente tourmentée...

Moi, durant tout ce temps-là, j'essayais de conserver mon allure détachée, mais, malgré moi, j'étais gagnée par son enthousiasme. À la fin, il s'est retourné vers moi et m'a dit : « La signature, "IRE", qu'on retrouve au bas de chaque graffiti, c'est bien toi, n'est-ce pas ? » Et, laissant tomber pour de bon ma méfiance, j'ai hoché la tête. « Allez, a-t-il fait avec bonne humeur, je t'invite à prendre un verre. Tu l'as bien mérité. » Je l'ai suivi sans protester dans un bar douteux de l'Arrondissement le plus inquiétant de la Cité, fréquenté par des gens louches de tous les sexes.

Ce soir-là, je suis rentrée tard, très tard. Le lendemain était jour d'école, mais pensez-vous que ma mère

m'attendait pour me réprimander? J'avais quinze ans et il y avait longtemps que tout m'était permis. Ma mère me quitterait pour toujours deux ans plus tard, mais il y avait longtemps qu'elle n'était plus là. En revanche, Nadège, elle, était là à guetter mon retour, et c'est elle qui m'a vertement admonestée. J'ai eu beau lui expliquer les raisons de mon retard, de son côté, elle me brandissait la perspective de finir dans les rues de l'Arrondissement rouge à quémander. Quand j'ai vu qu'elle avait les larmes aux yeux, j'ai cessé de raisonner et je lui ai fait un câlin pour la calmer. Et la magie a fonctionné, comme d'habitude.

En fait, ce que Nadège ne pouvait prévoir, c'est que les événements de ce jour-là me préserveraient de la rue durant un bon moment. Beryl Waldman était en effet photographe, et les clichés qu'il avait pris de mes œuvres lors de cette première rencontre, et les autres fois où il me donna rendez-vous, muni d'un équipement plus sophistiqué, il les destinait à sa prochaine exposition. Il aurait pu me voler mes œuvres anonymes et s'en servir à mon insu dans ses photos. Mais il avait une éthique, disait-il, alors il m'a fait signer un contrat dans lequel il s'engageait à ce que mon nom (le pseudonyme que je me donnais pour préserver le secret de mon identité) soit toujours mentionné lorsque ses œuvres seraient diffusées. Mes jeunes connaissances en matière de propriété artistique ne me permettaient pas de juger de la validité réelle d'un tel contrat, et jamais il ne me serait venu à l'esprit de consulter ma mère, mais j'étais touchée par le geste et par sa volonté d'honnêteté. J'ai aussi été émue par la modeste part de cachet que le contrat prévoyait pour moi.

Béryl n'était même pas aussi vieux que, dans ma grande jeunesse, je l'avais estimé. Il avait à peine trente ans. En fait, nous nous sommes découvert peu

à peu de nombreuses affinités et, soudain, mes rares amis d'école m'ont paru ennuyeux comme la pluie. Oui, il était né en Périphe, mais il s'était réfugié à Saga aussitôt qu'il avait été en âge de quitter sa communauté, et il y sévissait depuis. Son accent périphéen, je pense qu'il le cultivait pour se donner un genre, allant à contre-courant de toutes les tendances. Mon nouvel ami, avais-je appris très vite, menait une double vie : « Vois-tu, Ilgie, imagine-toi que j'ai un secret mal gardé dans un monde où cela n'a absolument aucune importance ! » Déjà, dans sa vie de photographe, il avait une allure peu conventionnelle, même pour les critères de Saga. Dans son autre vie, il s'affublait des tenues les plus extravagantes et se produisait au Chapeauté, l'un des cabarets les plus courus de l'Arrondissement rouge.

La première fois que je m'y suis laissé emmener, en m'enfonçant dans les rues bigarrées dont les enseignes au laser promettaient les plaisirs les plus divers et les plus extrêmes, en parcourant les ruelles et les rangs d'honneur de prostitués en tout genre qui les bordaient de part et d'autre, j'ai ri rétrospectivement de ma mise en garde de notre première rencontre. « Si vous n'êtes pas trop effarouché... », lui avais-je dit, alors que Béryl faisait littéralement corps avec ce milieu ! Betty. Son nom de scène était Betty. Betty Zoo, pour être précise. Il m'avait expliqué que cela faisait référence à un sex-symbol du XX<sup>e</sup> siècle, mais ce nom n'avait éveillé aucun écho en moi. Son numéro, de toute manière, était complet en soi, et le public, conscient ou non de la référence culturelle, redemandait chaque soir avec avidité sa Betty gouailleuse et exagérément féminine, qui ne se permettait rien d'autre que le plus mauvais goût sur scène.

J'ai pris l'habitude de m'égarer de plus en plus souvent du côté de l'Arrondissement rouge, ce qui

m'a attiré les remontrances de Nadège. Elle savait quels lieux je hantais, car j'avais commis l'erreur, dans un élan d'enthousiasme, de m'en ouvrir à elle. Elle ne pouvait comprendre que je me reconnaissais dans cette folie, qui tranchait avec l'austérité militante régnant à la maison, une ambiance spartiate qui ne s'enflammait que pour les causes légitimes. Même ma mère, alertée par Nadège, y est allée d'un bref sermon sur le sens de la vie et sur la nécessité des choses sérieuses. Sans trop y croire et sans trop laisser l'idée me culpabiliser parce que cela ne sert à rien, parfois je me demande si elle n'a pas choisi stratégiquement de mourir exactement au moment où elle risquait de me voir mal tourner – enfin, selon ses critères brechtiens, car oui, Brecht, en traduction française, faisait partie des livres anciens de la collection de ma mère.

C'est entre deux numéros de Béryll/Betty que j'ai eu mon premier rapport sexuel digne de ce nom. Je n'étais pas vierge, quelle drôle d'idée ! Après tout, j'avais quinze ans. Mais toutes les autres relations, avec des garçons et des filles de mon âge, avaient été de l'ordre de l'exploration. Un cours préparatoire pour ce qui suivrait. Uriel, lui, sonnait vrai, et ce qu'il m'a fait dès le premier soir, dans la loge de l'artiste, a sonné tout de suite juste. « Je ne vais pas te ménager », qu'il m'a dit en me poussant vers un cagibi qui servait de loge aux autres travestis que Betty invitait parfois à monter sur scène avec lui... je veux dire... avec elle. Mon regard lui a lancé un défi et il m'a écrasée sous lui sur le sol poussiéreux. Il a entrepris de me déshabiller, mais, profitant d'un moment d'inattention de sa part, d'un coup de reins je l'ai projeté de côté et, bientôt, c'était moi qui me trouvais à califourchon sur lui. « Je suis peut-être plus petite que toi, mais je suis rusée », ai-je eu à peine le temps

de dire avant que la situation se renverse de nouveau. Nos ébats ont ressemblé exactement à cela : une joute pour déterminer qui aurait le dessus sur l'autre. Finalement, c'est la fatigue qui a eu raison de nous et nous sommes restés étendus l'un contre l'autre, riant de toute la scène. Nous avons répété l'expérience de temps à autre, toujours dans la même ambiance de lutte amicale. Pourtant, quelques mois après notre première rencontre charnelle, je ne savais toujours pas grand-chose de lui sinon que c'était un ami de mon ami Béryl (mais cela, je le savais avant qu'il se passe quoi que ce soit entre nous), son cadet de dix ans, son protégé du moment et (cela, je l'ai su plus tard), son amant occasionnel. Et un artiste lui-même, à sa manière. Nous n'avons pas noué des liens éternels ni même véritablement temporaires : Uriel n'était pas comme ça, je l'ai appris à la dure le jour où il a décidé d'espacer nos rencontres déjà rares parce que, disait-il, il avait peur que mon cœur d'adolescente s'éprenne trop de lui. Malgré mon jeune âge, j'ai tout de suite vu clair dans la mauvaise foi de son jeu, et j'ai feint que j'étais aussi détachée que lui. Tout de même, j'allais, de manière ponctuelle, passer quelques autres bons moments en sa compagnie, jusqu'à ce qu'il quitte l'avant-scène de Saga et ma vie. Parfois, aujourd'hui, je me demande s'il ne traînerait pas à Vaucité et je me surprends à reconnaître ses beaux yeux noirs bordés de longs cils dans les figures étrangères que je croise.

C'est au sortir d'un spectacle de Béryl/Betty que j'ai tâté de ma première drogue chercheuse. Uriel, encore lui. Oh, je n'étais pas plus vierge sous ce rapport que sous le précédent. Avec des amis d'école, j'avais goûté au pseudo-voyage astral virtuel qui, à l'époque, faisait encore la fortune des arcades. J'avais aussi tâté de ces drogues à cinq sous que tous ceux

de mon âge s'échangeaient après les cours. Mais les drogues chercheuses – cette première fois, je crois que c'était du 'zine, diminutif d'une substance dont le nom-valise cumulait celui de toutes les cochonneries qu'on y ajoutait en laboratoire –, c'était différent. « Essaie ça », a simplement dit Uriel et, sans réfléchir, je me suis saupoudré du 'zine sur la langue. Et j'ai souri. Les molécules vous balayaient le cerveau et vous ciblaient tous vos maux, les petits et surtout les gros, le temps de le dire. Et ça vous les palpait, vous les caressait, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que de petites choses ronronnantes entre les pattes des molécules composant le produit. Et puis ça repoussait dédaigneusement vos maux, ça les jetait sur le sol et les foulait aux pieds, et vous saviez que vous veniez d'entrer dans la période de contrecoup. Contrecoup que vous oubliiez plus vite que les effets stupéfiants, ce qui vous faisait y revenir et revenir encore, sans souci du lendemain.

C'est surtout auprès de Béryl/Betty que j'ai vu mon art prendre une nouvelle tournure. Et c'est lui le premier qui m'y a encouragée. La série de photos en trois dimensions qu'il avait tirées de mes graffitis avait très bien marché. Durant trois mois, l'exposition s'était glissée dans la liste des activités à la mode à Saga. Il y avait dans ses cadrages une vision qui donnait vie à mes fresques. Mes graffitis s'étaient retrouvés démultipliés dans plusieurs résidences périphériques dont ils étaient allés décorer les murs intérieurs. Cela m'avait fait me demander pourquoi ma démarche avait été si linéaire, pourquoi mes activités artistiques avaient été si cloisonnées. D'accord, dans le vocabulaire de mes quinze ans, ce n'est pas ainsi que j'avais formulé l'analyse de ma propre démarche. Mais je m'étais néanmoins demandé pourquoi il avait fallu qu'il y ait les gribouillages de mes cinq ans, puis

les clichés de mes dix ans, puis les graffitis de mes quinze ans. Sans compter toutes ces autres occasions dont j'avais profité pour me mettre en scène – de toutes les activités d'école, celle que je préférais sans contredit était le théâtre, toutes les petites saynètes qu'on nous faisait jouer, sur scène ou devant les lentilles d'un communteur, et mon rôle préféré avait été celui d'Antigone, dans la version qu'en avait donnée un auteur du XX<sup>e</sup> siècle. J'aurais aimé que ma mère vienne voir au moins un de mes spectacles d'école, et chaque fois j'espérais la voir apparaître. Bien sûr, la présence indéfectible de Nadège m'avait néanmoins ravie.

Bref, il m'a pris l'idée de proposer ma propre version de mes graffitis, et des nouveaux que j'ai faits par la suite, et de m'y mettre en scène. Je me suis accrochée au filin de la ballerine, en m'entaillant moi aussi les mains, je me suis coulée comme une larme de sang dans les traits des figures ravagées que j'avais bombées sur des murs en décrépitude, je me suis glissée sous les talons affûtés d'une créature toute en angles qui se balançait sur un muret de bois pourri entre deux maisons affaissées. Et, déclenchant la commande à distance du tout nouveau communteur que Béryl venait de m'offrir pour m'encourager, j'ai croqué image après image, baigné de plus en plus dans l'univers sombre qui m'habitait. J'ai d'abord gardé ces séquences d'instantanés pour moi-même, comme je l'avais toujours fait, même pour les graffitis. C'était mon univers intérieur, que je ne me projetais que pour mieux m'y complaire. « Il faut que tu partages ces œuvres, Ilgie, tu ne peux pas les garder pour toi », m'a dit un soir Betty, redevenue à moitié Béryl, en me surprenant en train de me les projeter en catimini dans le débarras du théâtre où elle se produisait.

Mes années d'école tiraient à leur fin, et je négligeais de plus en plus mes études. Même le cours d'art m'ennuyait désormais : j'en avais marre de découper des formes créatives dans des restes de carton ondulé ou d'animer des formes sur nos communateurs usés et vacillants. Je pense que, sans le dire, ma mère aurait aimé que je marche sur ses traces et que je choisisse une carrière libérale vouée à venir en aide à mon prochain. Mais elle m'avait toujours tenu la main de si loin, du bout des doigts, que la tentation était irrésistible de bifurquer et de prendre un chemin séparé. « Je n'ai pas envie que les causes d'autrui me grugent la vie comme elles ont bouffé la tienne », lançai-je à ma mère les quelques fois où elle se permit de se prononcer sur mon avenir. « J'ai une conscience sociale », expliquais-je, radoucie, à Nadège, lorsqu'elle me faisait part de ses inquiétudes. « Tu penses bien que des tracts politiques en guise de manuels d'apprentissage de la lecture, cela laisse des traces ! » ajoutais-je en riant. Cependant, au contraire de ma mère, je n'avais aucune foi dans l'action politique organisée. « Inscris-toi à l'université, alors », insistait Nadège. Mais je n'avais nulle intention d'aller pourrir dans les rouages de l'administration publique corrompue de Saga – et à quoi pouvait bien mener un diplôme universitaire sinon à une carrière de fonctionnaire ?

La première de mes projections 3D que Béryl a aperçue avait été réalisée sur le mur d'une des zones les plus désolées de Saga, là où personne même ne squattait, car on savait le quartier contaminé. Il est vrai qu'il ne poussait pas grand-chose autour des immeubles délabrés... J'avais jeté mon dévolu sur les murs intérieurs d'une ancienne usine. Pour réaliser mon graffiti, j'avais dû grimper sur un tas de gravats en évitant de susciter un éboulis. J'avais réalisé mon

œuvre à l'envers, en dessinant un sol craquelé dans le haut du mur, puis, au milieu, la tête en bas, des immeubles crasseux, semblables à ceux sur lesquels je graffitais, terminant par les nuages, auxquels les gravats, bien réels, donneraient leur texture. Dans ce monde à l'envers où le gris foncé du ciel faisait de grosses taches sur l'asphalte peint en couleurs impressionnistes, je m'étais campée bien droite. L'idée était d'inverser l'image à la projection de manière à me faire flotter, la tête en bas, sur ce fond à mi-chemin entre le bi- et le tridimensionnel. Avant de me croquer, je m'étais entaillé la poitrine avec un couteau bien aiguisé, de sorte que le sang qui coulait de ma chair avait l'air de remonter sur mon corps comme la tige d'une fleur. « Tu as un cerveau très malade », m'a dit Béryl d'un ton admiratif.

Béryl, ce cher Béryl, qui m'a accompagnée jusqu'à Vaucité et qui y est resté coincé, tout comme moi. De même que Betty, qui n'a jamais vraiment réussi à se refaire un public ici.





## **SYLVIE BÉRARD...**

... est née à Montréal en 1965. Docteure en littérature, elle enseigne depuis quelques années la littérature québécoise à l'Université Trent à Peterborough (Ontario). Collaboratrice à *Lettres québécoises* et membre du collectif de rédaction de la revue *XYZ*, Sylvie Bérard a publié de nombreuses nouvelles dans *imagine...*, *Moebius*, *L'ASFFQ*, *Nouvelle Donne*, *Tesseract*, etc., de même que de nombreux articles sur la science-fiction. Elle a cosigné avec Brigitte Caron un roman (*Elle meurt à la fin*, Paje, 1993) et a également traduit en collaboration avec Suzanne Grenier des romans de Leona Gom et de Nancy Kilpatrick (Alire). Sa nouvelle « La Guerre sans temps » (*Solaris* 143), qui forme un chapitre de *Terre des Autres*, a remporté, en 2002, le prix Boréal de la meilleure nouvelle et, en 2003, le prix Aurora de la meilleure nouvelle de science-fiction canadienne francophone, alors que *Terre des Autres* méritait le Grand Prix 2005 de la science-fiction et du fantastique québécois, le prix Boréal 2005 et le Prix des lecteurs Radio-Canada 2006.

# EXTRAITS DU CATALOGUE

## 15<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE



### Collection « Essais »

- |     |  |                              |
|-----|--|------------------------------|
| 003 | <i>Le XIX<sup>e</sup> siècle fantastique en Amérique française</i>                                   | Claude Janelle <i>et al.</i> |
| 004 | <i>Le Roman policier en Amérique française</i>   | Norbert Spehner              |
| 005 | <i>La Décennie charnière</i>   | Claude Janelle               |
| 006 | <i>Scènes de crimes</i>  | Norbert Spehner              |
| 007 | <i>Le Roman policier en Amérique française -2</i>  | Norbert Spehner              |
| 008 | <i>Le DALIAF (Dictionnaire des Auteurs des Littératures de l'Imaginaire de l'Amérique Française)</i> | Claude Janelle               |

### Collection « GF »

- |     |  |                        |
|-----|--|------------------------|
| 001 | <i>Sur le seuil</i>  | Patrick Senécal        |
| 002 | <i>La Peau blanche</i>   | Joël Champetier        |
| 003 | <i>Le Vide</i>   | Patrick Senécal        |
| 004 | <i>Hell.com</i>  | Patrick Senécal        |
| 005 | <i>5150, rue des Ormes</i>   | Patrick Senécal        |
| 006 | <i>Les Sept Jours du talion</i>  | Patrick Senécal        |
| 007 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)          | Jean-Jacques Pelletier |
| 008 | <i>Le Deuxième gant</i>  | Natasha Beaulieu       |
| 009 | <i>Un choc soudain</i> (Jane Yeats -1)                                   | Liz Brady              |
| 010 | <i>Dans le quartier des agités</i> (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -1) | Jacques Côté           |
| 011 | <i>L'Argent du monde</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)          | Jean-Jacques Pelletier |
| 012 | <i>Le Bien des autres</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)         | Jean-Jacques Pelletier |
| 013 | <i>Le Sang des prairies</i> (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -2)        | Jacques Côté           |
| 014 | <i>Mauvaise Rencontre</i> (Jane Yeats -2)                                | Liz Brady              |
| 015 | <i>La Faim de la Terre</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)        | Jean-Jacques Pelletier |
| 016 | <i>Le Cas des casiers carnassiers</i> (Malphas -1)                       | Patrick Senécal        |

### Collection « Romans » / « Nouvelles »

- |     |  |                     |
|-----|--|---------------------|
| 082 | <i>Terre des Autres</i>  | Sylvie Bérard       |
| 083 | <i>Une mort en Angleterre</i>                                  | Eric Wright         |
| 084 | <i>Le Prix du mensonge</i>                                     | Maxime Houde        |
| 085 | <i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>                   | Élisabeth Vonarburg |
| 086 | <i>Le Dernier Rayon du soleil</i>                              | Guy Gavriel Kay     |
| 087 | <i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)           | Daniel Sernine      |
| 088 | <i>Mort d'une femme seule</i>                                  | Eric Wright         |
| 089 | <i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2) | Héloïse Côté        |
| 090 | <i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>                    | Élisabeth Vonarburg |
| 091 | <i>La Nébuleuse iNSIEME</i>                                    | Michel Jobin        |
| 092 | <i>La Rive noire</i>   | Jacques Côté        |

093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright
106	<i>L'Agence Kavongo</i>	Camille Bouchard
107	<i>Si l'oiseau meurt</i>	Francine Pelletier
108	<i>Ysabel</i>	Guy Gavriel Kay
109	<i>Le Vide -1. Vivre au Max</i>	Patrick Senécal
110	<i>Le Vide -2. Flambeaux</i>	Patrick Senécal
111	<i>Mort au générique</i>	Eric Wright
112	<i>Le Poids des illusions</i>	Maxime Houde
113	<i>Le Chemin des brumes</i>	Jacques Côté
114	<i>Lame</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
115	<i>Les Écueils du temps</i> (La Suite du temps -3)	Daniel Sermine
116	<i>Les Exilés</i>	Héloïse Côté
117	<i>Une fêlure au flanc du monde</i>	Éric Gauthier
118	<i>La Belle au gant noir</i>	Robert Malacci
119	<i>Les Filles du juge</i>	Robert Malacci
120	<i>Mort à l'italienne</i>	Eric Wright
121	<i>Une mort collégiale</i>	Eric Wright
122	<i>Un automne écarlate</i> (Les Carnets de Francis -1)	François Lévesque
123	<i>La Dragonne de l'aurore</i>	Esther Rochon
124	<i>Les Voyageurs malgré eux</i>	Élisabeth Vonarburg
125	<i>Un tour en Arkadie</i>	Francine Pelletier
126	(N) <i>L'Enfant des Mondes Assoupis</i>	Yves Meynard
127	(N) <i>Les Leçons de la cruauté</i>	Laurent McAllister
128	(N) <i>Sang de pierre</i>	Élisabeth Vonarburg
129	<i>Le Mystère des Sylvaneaux</i>	Joël Champetier
130	<i>La Faim de la Terre -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
131	<i>La Faim de la Terre -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
132	<i>La Dernière Main</i>	Eric Wright
133	<i>Les Visages de la vengeance</i> (Les Carnets de Francis -2)	François Lévesque
134	<i>La Tueuse de dragons</i>	Héloïse Côté
135	(N) <i>Les Prix Arthur-Ellis -2</i>	Peter Sellers (dir.)
136	<i>Hell.com</i>	Patrick Senécal
137	<i>L'Esprit de la meute</i>	François Lévesque
138	<i>L'Assassiné de l'intérieur</i>	Jean-Jacques Pelletier
139	<i>RESET - Le Voile de lumière</i>	Joël Champetier
140	(N) <i>Odyssées chimériques</i>	Claude Lalumière
141	<i>L'Infortune des bien nantis</i>	Maxime Houde
142	<i>La Saga d'Illyge</i>	Sylvie Bérard
143	<i>Montréal</i>	Éric Gauthier

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS  
DE TOUTS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?  
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

[www.alire.com](http://www.alire.com)

**LA SAGA D'ILLYGE**  
est le cent soixante-quatorzième titre publié  
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique  
a été achevée en septembre 2011  
pour le compte des éditions





*Naître à Saga, c'est surgir en plein désordre. C'est apparaître entre les cuisses de sa mère au fond d'un appartement obscurci par une nouvelle panne, c'est apprendre très tôt à éviter les dispensaires indigents qui portent le nom nostalgique d'hôpitaux, c'est accepter très jeune de demeurer intouchable pour le reste du monde, c'est se résoudre à demeurer isolée dans un espace enclos aux dimensions démesurées...*

## La Saga d'Illyge

*Grandir à Saga, c'est apprendre à ne jamais apprivoiser le silence. C'est connaître la solitude dans tout ce qu'elle a de cliché: perdue au milieu de la foule. C'est connaître très peu le soleil, parce que ses rayons franchissent mal la brume opaque qui enchâsse la Cité, c'est vivre sous la chape de nuages poussés depuis les Périphes jusqu'au Cœur urbain, c'est se familiariser très vite avec la saleté, la détresse et la gloire passée des monuments décrépits...*

Celle qui parle s'appelle Illyge Raimbault, et c'est la performeuse la plus sulfureuse de Saga. Pas plus que la majorité des Citéens, contrairement aux Périphéens venant s'encanailler dans l'Arrondissement rouge, elle ne peut quitter le Cœur urbain. Illyge habite un ghetto, une prison. Est-ce pour cette raison qu'elle est devenue accro à l'élyx, la nouvelle drogue qui sévit dans la Cité ?

Selon les autorités, l'artiste est morte d'une overdose et c'est un jeune Périphéen, Idrisse Sainmarc, qui a découvert son cadavre. Mais Idrisse n'est pas d'accord: si le visage était bien celui d'Illyge, le corps était manifestement celui d'un homme! Têtu, défiant les autorités, Idrisse décide de retrouver la performeuse. Dès lors, sa vie à Saga devient un enfer, mais il n'en a cure, car très vite il se sait sur le point de découvrir une réalité qui risque de changer à jamais l'avenir de l'Humanité !

TEXTE INÉDIT

16,95 \$



9 782896 154777

Extrait de la publication 10,90 € TTC

